

## **N : Noël**

Qui n'est pas né avant la première crise pétrolière ne saura jamais vraiment ce que Noël veut dire. À l'époque du plastique et de la progression du pouvoir d'achat, Noël s'annonçait par une véritable orgie de lumière dans les villes, toutes les rues du centre enguirlandées longitudinalement et transversalement, traîneaux, sapins, anges, bougies en ampoules électriques barrant les artères principales d'une rangée de façades à l'autre, sur toute leur longueur. Dans les magasins, la voix de Tino Rossi saturait l'atmosphère au point de couvrir le bruit des claques que les mères administraient à tour de bras aux enfants déchaînés. Et où qu'on se tourne, l'image de la fête vous sautait au visage, démultipliée en toutes ses figures, hottes, bottes, rennes, forêts enneigées, crèches, moutons, ânes, bœufs, éléphants, chameaux.

Ça commençait dès la Toussaint. La transmutation progressive de toute la vie en pur désir se poursuivait de semaine en semaine, on sentait dans la ville et à l'intérieur de ses habitants un grand creux se faire et s'approfondir toujours plus, comme un maelström, on finissait par avoir hâte que ce soit terminé, passé, que le vide ait déjà été comblé dans une explosion d'écume le 24 au soir.

Les parents, qui voulaient s'y prendre à l'avance pour les achats afin d'éviter la ruée des derniers jours, rappelaient dès la Toussaint aussi la nécessité de réfléchir et de faire une liste. On écrivait « Liste de Noël » sur un bout de papier et on commençait, en partant de l'objet principal qui constituerait cette année-là le cadeau suprême. Les livres, disques, friandises, boîtes de Lego supplémentaires n'étaient là que pour faire du volume. La liste bouclée, on la déposait puis on attendait, dans une frénésie grandissante, que sa métamorphose en paquets, le moment venu, vienne confirmer que Noël avait bien été ce qu'il devait être.

Des attentes pareilles sont forcément déçues. Le 24 au soir, tout ne pouvait depuis le début être que moins bien, au point qu'on se demandait ce qui aurait risqué de se passer si tel n'avait pas été le cas, quel naufrage, quel engloutissement, à la limite il y avait quelque chose de rassurant à constater que c'était raté une fois de plus. Mais quand même, l'idée d'un 24 réussi s'entêtait à flotter quelque part

comme la trace lumineuse de tous les jours qui l'avaient précédé, et ça suffisait pour qu'on ait le sentiment de s'être encore fait avoir.

Déjà, la neige. On ne demande pas l'impossible, la féerie, les daims dans les rues. Mais la moindre des choses, après toutes ces promesses de scintillation, ce serait quand même une toute petite couche au moins au moment de se rendre à la messe de minuit, munis de lanternes. On ne se rend pas à la messe, on est protestants, mais ça ne nous empêche pas de savoir à quelle heure s'y rendent les autres. Que ce soir entre tous les soirs il n'y ait jamais le moindre flocon, que de tous les soirs de l'année ce soit le seul dont on soit sûr qu'il sera sec, c'est un peu charrié. Cela dit, c'est pareil avec le printemps. Au mois d'avril tout est censé partir d'un coup, les sèves monter, les bourgeons péter, l'herbe brutalement reverdie rire au soleil nouveau, moralité, chaque année une pluie glacée tombe sans discontinuer bien après Pâques.

Si même le ciel se joue de nous, qu'attendre des hommes. Les parents pourtant ne se jouent pas de nous, ils veulent bien faire, c'est justement ça le problème. Ce n'est cependant pas difficile à comprendre, les choses qu'on convoite, si on les convoite c'est parce que tous les convoitent aussi, ce sont ces choses-là qu'on espère, pas davantage, ce qu'on veut, c'est l'objet clinquant-bas-de-gamme qui scintille d'un feu tape-à-l'œil dans la vitrine, sur fond de neige en coton et de Tino. La chose de tout le monde, celle qu'on verra chez

d'autres, pas le truc biscornu-trop-beau, que les camarades en visite examineront d'un œil sceptique et frôleront d'un doigt craintif. Ce que les parents achètent pèche toujours par excès. Trop beau, trop cher, pas assez anodin. Le château fort, par exemple, on demande un château fort ça n'est quand même pas le Pérou, on a des goûts simples, le château fort après lequel on aspire pendant des semaines, jusqu'à atteindre, à quelques jours de Noël, un état voisin de l'angoisse, c'est le petit château fort blanc à tours carrées, un peu camelote, qu'on voit partout. Eh non, les parents, toujours aussi bas de plafond, vont choisir un château fort haut de gamme, jaune, à tours surmontées de toits pointus, solide. Résultat, on le casse, malgré sa solidité trois jours après se l'être vu offrir, par mégarde, bien entendu, mais aussi, subliminalement, pour adresser aux parents un message, donnez-nous par pitié les jouets de tout un chacun. Et les parents se révèlent incapables de décrypter ce message. La preuve, un an plus tard, le temps des châteaux forts étant passé, ils nous achètent un microscope complètement décalé par rapport à nos attentes.

D'accord on a mis microscope en tête de liste, mais ce qu'on avait en tête quand on l'a mis c'était le microscope pas très sérieux encasté dans sa boîte en carton au milieu de tubes multicolores et de pipettes. Pas un lourd objet qui repose dans un coffret de bois luisant, avec un second coffret rempli d'ustensiles incompréhensibles et tout un livre à lire avant de pouvoir utiliser l'ensemble. Devant de tels objets, les bras vous en tombent. On sent toute son envie de microscope refluer,

instantanément mais mollement, sans gerbe d'écume, sans naufrage, dans un clapotis de lavabo. On manipule d'une main gourde les lourdes boîtes, un sourire contraint sur les lèvres, en se demandant ce qui nous a pris de réclamer des choses pareilles.

Les parents voient bien qu'on a un sourire contraint aux lèvres, et ils comprennent mal. Ils disent que c'est bien la peine, que s'ils avaient su ils nous auraient offert une paire de chaussons neufs, comme les parents du petit voisin. Est-ce que nous sommes seulement conscient qu'il y a des enfants au monde pour qui une paire de chaussons neufs est un beau cadeau. Des enfants qui sont loin d'oser seulement rêver de microscopes, sans parler de s'en faire offrir. Mais non, nous sommes là, inconscient, égoïste, gourde, contraint, l'air constipé, alors qu'on vient de nous offrir un microscope et en plus pas n'importe lequel, un véritable petit instrument scientifique, non un jouet de quatre sous. La prochaine fois on pourra toujours courir pour se faire offrir quoi que ce soit. Et, en attendant, qu'on n'aille pas flanquer ce microscope par terre et le foutre en l'air, au prix où il est, comme le château, sinon ça va barder pour notre matricule.

On ravale ses larmes, on range son microscope. On s'étonne que les parents ne voient pas ce qui crève les yeux. Une fois couché, l'estomac lourd et barbouillé de dinde, on pleure sous ses draps,

discrètement, pour ne pas être entendu d'eux, qui veillent dans la pièce voisine.

Pierre Ahnne